

TEMOIGNAGES de RESISTANTS

Le Centre-Ouest Breton ou Poher

Maillage administratif et armature urbaine

■ Limites communales ● Ville - capitale du Poher ● Bourg

Haut pays (altitude variant entre 250 et 300 m)

△ "Montagnes" d'Arrée au Nord, "Noire" au Sud

Régions boisées ::

Noms de hameaux ou "villages" cités dans les témoignages

CARHAIX (CX)	1 : Moulin du Roy - 2 : Port de Carhaix - 3 : Moulin-Meur
PLOUNÉVÉZEL (PZ)	1 : Lamprat - 2 : Goas-ar-Guélen - 3 : Kerguévarec - 4 : Kergariou 5 : Kergroas
POULLAOUËN (PO)	1 : Le Guilly (Fréau) - 2 : Parcellou - 3 : Liorzou - 4 : Lescom 5 : Kerguinen - 6 : Croix-Neuve - 7 : Ty-Meur
SAINT-HERNIN (SH)	1 : Kergoat
SPÉZET (SP)	1 : Pont-Triffen, Kervengi - 2 : Kervenn - 3 : Peurit - 4 : Le Fell 5 : Trévily
BERRIEN (BE)	1 : Trédudon
SCRIGNAC (SC)	1 : Toul-an-Groaz - 2 : Pen-ar-Hars - 3 : Croix-Rouge
LOCMARIA-BERRIEN (LB)	1 : Kerliou-Vraz, La Haye, La Molette, La Mine 2 : Pont-ar-Gorret, Kerlivet
CHÂTEAUNEUF-DU-FAOU (CF)	1 : Poulodron
LANDELEAU (LD)	1 : Château-Gall
PLÉVIN (PL)	1 : Moulin du Quinquis - 2 : Saint-Émilion - 3 : Kerhoz
PAULE (PA)	1 : La Pie - 2 : Keristin - 3 : Kereffaut
LOCARN (LC)	1 : Le Stang (l'Étang)
DUAULT (D)	1 : Kerhamon

Noms des autres communes citées ou localisées

BR : Brennilis LO : Loqueffret F : La Feuillée
HU : Le Huelgoat BZ : Bolazec PY : Plouyé
CC : Collreoc PF : Plonévez-du-Faou CA : Callac
SV : Saint-Servais MX : Maël-Carhaix

Les principaux maquis

▲ installé dès 1943
▼ organisé en 1944

Exactions commises par les Allemands

(Rafles, incendies, exécutions sans jugement) ★ en 1943
✻ en 1944

Roger PÉRON, Locmaria-Berrien

Un 18 juin 1940 parmi d'autres...

En juin 1940, je suis dans ma seizième année et travaille au Huelgoat dans une boulangerie.

Arrivée des Allemands.

Le 18 juin, les Allemands, à peine arrivés, nous avisent, un camarade et moi, et nous réquisitionnent dans le but de mettre hors d'état de nuire, des fusils Lebel appartenant à des soldats français de la « coloniale »...

Envoyés le matin même au Huelgoat pour freiner la progression allemande, ces soldats sont évidemment faits prisonniers et désarmés...

Destruction, puis récupération de fusils.

Les fusils sont en tas, au bord de la route. Deux soldats allemands nous montrent la manière de les détruire : un, enlever la culasse, deux, briser la crosse, trois, jeter les débris dans un ravin. Nous nous y mettons, cela dure un bon moment... Le travail achevé, nous partons...

Le soir même, nous revenons pour nous emparer chacun, au fond du ravin, d'un fusil intact... En possession d'un fusil de guerre depuis ce 18 juin jusqu'à la Libération, je suis passible de la peine de mort... Je me suis servi de cette arme, mais, les balles étant en mauvais état, le coup ne partait qu'une fois sur deux...

Ce 18 juin, j'ai trompé l'Occupant en ne détruisant pas tous les

fusils français et je lui ai désobéi... Sans mesurer encore pleinement la portée de ces actes, j'entre en rébellion...

Il n'est pas de plus cruelle épreuve morale qu'une défaite.

A mon retour à la maison, je trouve mon père complètement effondré, désespéré, anéanti par l'ampleur de la défaite et sa conséquence : la présence physique des Allemands. Pour un ancien de Quatorze-Dix-Huit, cette débâcle est insupportable...

A la vue de mon fusil, il s'émeut et me morigène. Mais je n'ai pas peur des Allemands... J'ai pris conscience qu'ils m'enlèvent un peu de ma liberté...

Les années passent, fertiles en évènements, que nous découvrons par la presse.

Entrée en résistance (juillet 1944 : j'ai vingt ans)...

L'occasion : un parachutage à Kerlivet, en Locmaria-Berrien.

Nous nous trouvons chez nous, tard dans la soirée, lorsque nous parvient le bruit d'un avion volant très bas. Aussitôt sortis, nous nous apercevons que nous avons laissé dehors une lampe à carbure allumée... De toute évidence, cet avion cherche une lumière signalant un terrain de parachutage. Je m'empare de la lampe, l'avion décrit aussitôt un cercle pour revenir au-dessus du village et nous entendons un bruit de ferraille : les conteneurs sont tombés sur la voie ferrée Carhaix - Morlaix, les parachutes suspendus aux fils téléphoniques forment des taches blanches...

Les Allemands sont en position à environ deux kilomètres de Kerlivet. Nous attendons un peu, puis l'un d'entre nous s'en va chercher du renfort. Nous ramassons d'abord les parachutes, ouvrons ensuite l'un des conteneurs. Par chance, il est rempli d'armes. Nous prenons chacun un fusil. Les jeunes gens du renfort nous aident à charger les caisses sur une charrette : ce travail nous occupe de minuit à sept heures du matin.

J'ai prévenu la Compagnie Bir-Hakeim ; ses membres sont venus prendre possession des armes. Je fus par la suite félicité par un capitaine anglais chargé de l'instruction des patriotes et en guise de récompense, j'ai hérité d'un uniforme britannique...

Combat personnel au bourg de Poullaouën.

Mon arrivée au maquis se situe à la fin de juillet 1944. Il y a là une bonne centaine de jeunes gens, venus d'un peu partout, travaillés par l'envie de se battre, d'autant que les armées Alliées avancent...

Nous avons attaqué un convoi d'Allemands venus pour incendier le village de Lémézec en Poullaouën. Puis nous nous sommes installés à Restparcou... Notre présence est bientôt connue des Allemands en raison d'une dénonciation... Nous devons donc nous attendre de leur part à un assaut... Il nous faut d'avantage d'armes... Il s'agit donc de récupérer celles que nous avons cachées... J'accepte, avec d'autres, de me charger de cette tâche...

Après avoir réquisitionné une charrette, nous partons en plein jour... Les Allemands nous ont repérés, suivis... Comme éclaireur, je suis cent mètres en avant de mes camarades et pénètre le premier dans le bourg de Poullaouën.

Je tombe nez à nez avec des soldats allemands. Nous nous observons un bref instant... Je pense à tirer, mais une vieille dame se trouve entre nous...

Je m'engouffre dans la première maison ouverte. Les balles allemandes sifflent... Les soldats me poursuivent... Le premier d'entre eux pénètre dans la maison, tire sans m'atteindre ; je riposte, il tombe... Cela me secoue... Les Allemands, apercevant dans la maison une vieille dame occupée à éplucher des pommes de terre, ont l'intelligence de lui demander de sortir...

Je subis alors un mitraillage en règle, des explosions de grenades... Les balles m'éraflent le bras, et je crache du sang en raison des gaz d'explosion des grenades... Un second soldat se présente à la porte, tire de longues rafales au jugé... Réfugié au coin de la cheminée, je réponds... Blessé, il se replie... J'étouffe de plus en plus, je m'ankylose...

Un moment d'incertitude, d'attente, puis un officier entre, je l'abats... Je bondis vers l'escalier, monte vers la soupente, observe par la lucarne : plus personne... Je redescends l'escalier, tombe sur la vieille dame qui contemple sa vaisselle cassée, lui demande où sont les Allemands : partis !

Dehors, pas même un cadavre ; rien, sauf un calot que j'ai conservé comme souvenir ou comme trophée... La mort de leur chef a découragé les Allemands.

J'entre dans une maison boire un verre d'eau ; en raison de mon uniforme anglais, des jeunes filles s'écrient: "Maman ! Ce sont les Américains" !...

Cette affaire a fait parmi nous un mort... Le soir même, je participe, à la barbe des Allemands, à un nouveau parachutage.

Le lendemain, 5 août, arrivent à Poullaouën, les Américains...

Bilan.

Pour moi, ce fut une période traumatisante... J'ai eu longtemps un sommeil très agité et j'ai aussi éprouvé du regret d'avoir dû tuer... Cependant, je n'avais pas le choix...

Il me reste une certaine haine à l'égard des Allemands, en raison de l'évènement suivant... Alors que je me rendais, avec des camarades, à l'une des dernières séances de cinéma au Huelgoat, nous fûmes assaillis et cernés par un détachement de soldats allemands en tenue de camouflage... Mains sur la tête, nous fûmes conduits à la Kommandantur. J'essuyais des coups de tabouret sur la tête et le dos, des coups de botte dans les fesses. C'est un interprète qui nous sortit d'affaire. J'eus du mal à oublier l'humiliation due aux coups...

Cependant, lorsque je vis mon propre fils de vingt ans jouer au football contre de jeunes Allemands, aussi blonds que leurs grands-pères, cela m'a donné à réfléchir. Français et Allemands, ils se congratulaient... A leur âge, moi je me battais... La guerre est absurde...

Au fond, je n'en veux plus aux Allemands, et je demanderais même pardon d'avoir tué un ou plusieurs d'entre eux...



La classe de 4^e D 93 - 94 du Collège Beg Avel, qui a recueilli les témoignages

Plounévezel Drame de Lamprat. La mémoire entretenue

Relater des événements historiques aux enfants demande force détails et précision. Le drame de Lamprat a marqué à jamais la vie de Plounévezel et de ce village où de jeunes résistants ont été capturés, torturés et pendus sur la route de Plounévezel, à Saint-Caradec.

Un exposé des enfants

Cet épisode tragique est l'objet d'un exposé des élèves de CM2 consacré à la vie quotidienne sous l'Occupation et au drame de Lamprat.

Samedi, un petit groupe d'élèves du CM2, accompagné d'Aurélie Ménez, qui leur enseigne l'histoire, est allé à la rencontre de Marie-Louise Baron, qui habite toujours au village, dans l'habitation où surgirent les soldats allemands qui étaient venus réquisitionner charrettes et chevaux.

Marie-Louise Baron a raconté avec beaucoup d'émotion cette journée du 8 juin 1944 avec force détails et souvenirs sous-jacents.

« Je suis contente et émue de pouvoir transmettre cette histoire aux plus jeunes. Cela s'est passé il y a 72 ans,



Marie-Louise Baron, entouré de quelques élèves du CM2 et d'Aurélie Ménez, leur enseignante ; au mur, le portrait de son père et sur la table, son chapeau.

mais je m'en souviens comme si c'était hier ». Elle a pu ainsi répondre aux questions des enfants, très touchés par son

récit, qui, sans nul doute, restera un moment très fort d'une rencontre humaine hors du commun.